**Mayotte Capécia, *Je suis Martiniquaise*, 1948**

**Extrait 1**

J’aurais voulu me marier, mais avec un Blanc. Seulement une femme de couleur n’est jamais tout à fait respectable aux yeux d’un Blanc. Même s’il l’aime. Je le savais.

**Extrait 2**

– Il faut profiter de ta première communion, ajouta [ma mère], pour te recueillir et prier pour ta vie future. La vie est difficile pou’ une femme.

Je me souvenais de Loulouze, qui m’avait dit une phrase presque pareille « surtout pour une femme de couleur » avait-elle dit. Et voilà que je me découvrais une grand’mère blanche ! Je m’en trouvais fière. Certes, je n’étais pas la seule à avoir du sang blanc mais une grand’mère blanche, c’était moins banal qu’un grand-père blanc. Et ma mère était donc une métisse ? J’aurais dû m’en douter en voyant son teint pâle. Je la trouvai plus jolie que jamais, et plus fine, plus distinguée. Si elle avait épousé un blanc, peut-être aurais-je été tout à fait blanche ? … Et que la vie aurait été moins difficile pour moi ? Mais que voulait dire ma mère, que voulait dire Loulouze ? La vie ne me semblait pas difficile. Je savais en regardant Francette, et parce que les garçons me le disaient, que j’étais jolie et gracieuse. Certains assuraient même que j’étais belle, adorable, et mon parrain, par exemple, me trouvait charmante. Il me l’avait dit encore le jour même, en me donnant dix francs…

Je songeais aussi à cette grand’mère que je n’avais pas connue et qui était morte parce qu’elle avait aimé un homme de couleur, martiniquais. Comment une Canadienne pouvait-elle aimer un Martiniquais ? Moi, qui pensais toujours à Monsieur le Curé, je décidai que je ne pourrais aimer qu’un blanc, un blond avec des yeux bleus, un Français.

**Extrait 3**

André était-il beau ? Tout ce que je sais, c’est qu’il avait les yeux bleus, les cheveux blonds, le teint pâle, et que je l’aimais.

**Extrait 4**

Certains soirs, hélas ! il devait me quitter, pour remplir ses obligations mondaines. Il allait à Didier, le quartier chic de Fort-de-France où vivent les « békès Martinique », qui ne sont peut-être pas de race très pure, mais sont souvent très riches (il est admis qu’on est blanc à partir d’un certain nombre de millions), et les « békès France », pour la plupart fonctionnaires ou officiers.

« Parmi les camarades d’André, qui, comme lui, se trouvaient bloqués par la guerre aux Antilles, certains avaient réussi à faire venir leurs femmes. Je comprenais qu’André ne pouvait rester toujours à l’écart. J’acceptais aussi de ne pas être admise dans ce cercle, puisque j’étais une femme de couleur ; mais je ne pouvais m’empêcher d’être jalouse. Un jour je l'ai supplié de m'emmener là-bas dans un monde céleste pour ma personne de négresse. Il avait beau m’expliquer que sa vie intime était une chose qui lui appartenait en propre et sa vie sociale et militaire une autre dont il n’était pas le maître, j’insistai tant qu’un jour il m’emmena à Didier. Nous passâmes la soirée dans une de ces petites villas que j’admirais depuis mon enfance, avec deux officiers et leurs femmes. Celles-ci me regardaient avec une indulgence qui me fut insupportable. Je sentais que je m’étais trop fardée, que je n’étais pas habillée comme il le fallait, que je ne faisais pas honneur à André, peut-être simplement à cause de la couleur de ma peau, enfin je passai une soirée si désagréable que je décidai de ne plus jamais demander à André de l’accompagner.